

CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN..... \$1.00
 SIX MOIS..... 0.50
 LE NUMERO..... 1c.

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 5 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 20 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 25 Rue St Gabriel

Boîte 2144 P. O. Montréal.

Fenilleton du Grognard

SCENES

DE

LA VIE DE BOHEME

(Suite.)

—A propos de ça, interrompit Schauvard, prenant beaucoup de plaisir à faire du chagrin à son ami, et des bottes ?

Marcel sortit dans une agitation impossible à décrire. Au bout de deux heures il rentra chargé d'un sac aux col.

—Voilà tout ce que j'ai pu trouver, dit-il piteusement.

—Ce n'était pas la peine de courir pour si peu, répondit Schauvard, et y a-t-il du papier de quoi en faire une douzaine.

Mais, dit Marcel en s'arrachant ses cheveux, nous devons avoir des idées, que diable !

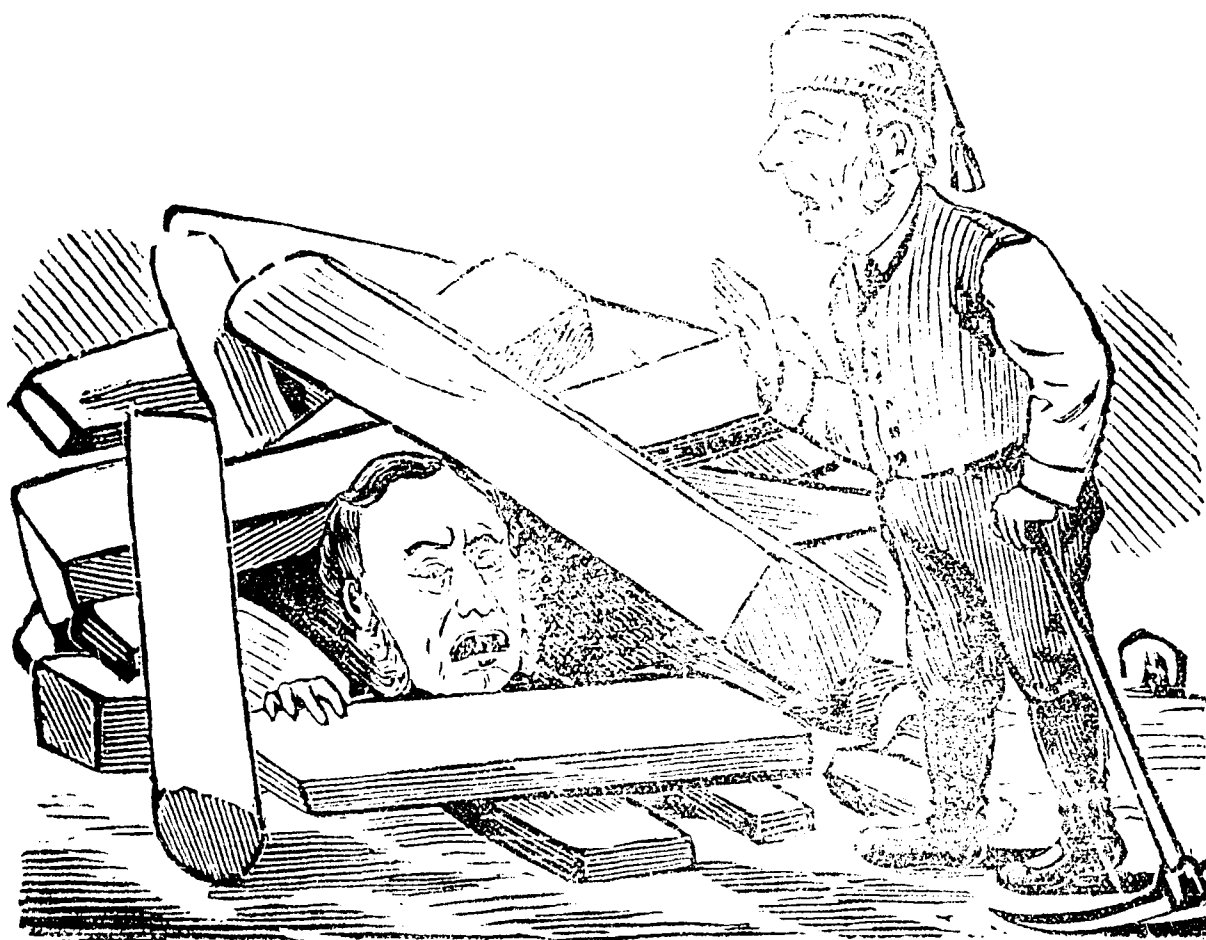
Et il commença une longue perquisition dans tous les coins des deux chambres.

Après une heure de recherche, il réalisa un costume ainsi composé.

Un pantalon écossais,
 Un chapeau gris,
 Un gant jadis blanc,
 Un gant noir.

—Ça te fera deux gants noirs au cabotin, dit Schauvard. Mais quand tu seras habillé, tu auras l'air du peintre solaire. Après ça, quand on est coloriste !

Pendant ce temps Marcel essayait les bottes.



SOUS LES DEBRIS DU CABINET

LADEBAUCHE.—Mon pauvre Schauvard, te voilà mal pris par-dessous. Il n'est pas possible de t'arracher de là. Ma foi tu dois être dégoûté des cabinets à présent.

Fatalité ! elles étaient toutes deux du même pied !

L'artiste, désespéré, avisa alors dans un coin une vieille botte dans laquelle on mettait les vessies usées. Il s'en empara.

—De Garrick en Syllabe, dit son ironique compagnon : celle-ci est pointue et l'autre est carrée.

—Ça ne se verra pas, je les venrai.

—C'est une idée ! il ne te manque plus que l'habit noir à rigueur.

—Oh ! dit Marcel en se mordant les poings, pour en avoir un, je donnerais dix ans de ma vie et ma main droite, vois-tu !

Ils entendirent de nouveau frapper à la porte. Marcel ouvrit.

—Monsieur Schauvard ? dit un étranger en restant sur le seuil.

—C'est moi, répondit le peintre en le priant d'entrer.

—Monsieur, dit l'inconnu, porteur

d'une de ces honnêtes figures qui sont le type du provincial, mon cousin m'a beaucoup parlé de votre talent pour le portrait ; et, étant sur le point de faire un voyage aux colonies, où je suis délégué par les raffineurs de la ville de Nantes, je désirerais habiller un portrait de moi à ma famille. C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

—O sainte Providence !... murmura Schauvard. Marcel, donne un siège à Monsieur...

—M. Blancheron, reprit l'étranger ; Blancheron de Nantes, délégué de l'industrie sucrière, ancien maire de V... , capitaine de la garde nationale, et auteur d'une brochure sur la question des sucres.

—Je suis fort honoré d'avoir été choisi par vous, dit l'artiste en s'inclinant devant le délégué des raffineurs. Comment désirez-vous avoir votre portrait ?

—A la miniature, comme ça, reprit M. Blancheron en indiquant un portrait à l'huile ; car, pour le délégué comme pour beaucoup d'autres, ce qui n'est pas peinture en bâtiments est miniature, il n'y a pas de milieu.

Cette harvété donna à Schauvard la mesure du bonhomme auquel il avait affaire, surtout quand celui-ci eut ajouté qu'il désirait que son portrait fût peint avec des couleurs fines.

—Je n'en emploie jamais d'autres, dit Schauvard. De quelle grandeur Monsieur désire-t-il son portrait ?

—Grand comme ça, répondit M. Blancheron en montrant une toile de vingt. Mais dans quel prix ça va-t-il.

—De cinquante à soixante francs ; cinquante sans les mains, soixante avec.

—Diable ! mon cousin m'avait parlé de trente francs.

—C'est selon la saison, dit le peintre ; les couleurs sont beaucoup plus chères à différentes époques.

—Tiens ! c'est donc comme le sucre ?

—Absolument.

—Va donc pour cinquante francs, dit M. Blancheron.

—Vous avez tort ; pour dix francs de plus vous auriez les mains, dans lesquelles je placerais votre brochure sur la question sucrière, ce qui serait flatteur.

—Ma foi, vous avez raison.

—Sacrebleu ! dit en lui-même Schauvard, s'il continue, il va me faire éclater, et je le blesserai avec un de mes morceaux.

—As-tu remarqué ? lui glissa Marcel à l'oreille.

—Quoi ?

—Il a un habit noir.

—Je comprends et je coupe dans tes idées. Laisse-moi faire.

—Eh bien ! Monsieur, dit le délégué, quand commencerons-nous ? Il ne faudrait pas tarder, car je pars prochainement.

—J'ai moi-même un petit voyage à faire ; après-demain je quitte Paris. Donc, si vous le voulez, nous allons commencer tout de suite. Une bonne séance avancera la besogne.

—Mais il va bientôt faire nuit, et on ne peut pas peindre aux lumières, dit M. Blancheron.

—Mon atelier est disposé pour qu'on y puisse travailler à toute heure... reprit le peintre. Si vous voulez ôter votre habit et prendre la pose, nous allons commencer.

—Oter mon habit ! Pourquoi faire ?

—Ne m'avez-vous pas dit que vous destiniez votre portrait à votre famille ?

—Sans doute.

—Eh bien, alors, vous devez être représenté dans votre costume d'intérieur, en robe de chambre. C'est l'usage d'ailleurs.

—Mais je n'ai pas de robe de chambre ici.

—Mais j'en ai, moi. Le cas est prévu, dit Schauvard en présentant à son modèle un haillon historié de taches de peinture et qui fit tout

d'abord hésiter l'honnête provincial. —Ce vêtement est bien singulier, dit-il. —Et bien précieux, répondit le peintre. C'est un vizir ture qui en a fait présent à M. Horace Vernet, qui me l'a donné à moi. Je suis son élève.

—Vous êtes élève de Vernet ? dit Blancheron.

—Oui, Monsieur, je m'en vante. Horreur, murmura-t-il en lui-même, je renie mes dieux.

—Il y a de quoi, jeune homme, reprit le délégué en endossant la robe de chambre qui avait une si noble origine.

—Accroche l'habit de Monsieur au porte-manteau, dit Schaubard à son ami avec un clinquant d'yeux significatif.

—Dis donc, murmura Marcel en se sauvant.

Il s'habilla à la hâte. L'habit lui allait comme un gant, puis il sortit par la seconde porte de l'atelier.

Schaubard s'était mis à la besogne. Comme la nuit était tout à fait venue, M. Blancheron entendit sonner six heures et se souvint qu'il n'avait pas dîné. Il en fit la remarque au peintre.

—Je suis dans le même cas ; mais, pour vous changer, je m'en passerai ce soir. Pourtant j'étais invité dans une maison du faubourg Saint-Germain, dit Schaubard. Mais nous ne pouvons pas nous déranger, ça compromettrait la ressemblance.

Il se mit à l'œuvre.

—Après ça, dit-il tout à coup, nous pouvons dîner sans nous déranger. Il y a en bas un excellent restaurant qui nous montrera ce que nous voudrions.

Et Schaubard attendait l'effet de son trio de puriels.

—Je partage votre idée, dit M. Blancheron ; et en revanche j'aime à croire que vous me ferez l'honneur de me tenir compagnie à table.

Schaubard s'inclina.

—Anous, se dit-il à lui-même, c'est un brave homme, un véritable envoyé de la Providence. Voulez-vous faire la carte ? demanda-t-il à son amphitryon.

—Vous m'obligerez de vous charger de ce soin répondit celui-ci.

—Tu ten repentiras, Nicolas, chanta le peintre en descendant les escaliers quatre à quatre.

Il entra chez le restaurateur, se mit au comptoir et rédigea un menu dont la lecture fit palir le Vatel en boutique.

—Du bordeaux à l'ordinaire.

—Qu'est-ce qui payera ?

—Pas moi probablement, dit Schaubard, mais un mien oncle que vous verrez là-haut, un fin gourmet. Ainsi, tâchez de vous distinguer, et que nous soyons servis dans une demi-heure, et dans de la porcelaine surtout.

À huit heures, M. Blancheron sentait déjà le besoin d'épaucher dans le sein d'un ami ses idées sur l'industrie sucrière, et il récita à Schaubard la brochure qu'il avait écrite.

À dix heures, M. Blancheron et son ami dansaient le galop et se tutoyaient. À onze heures, ils jurèrent de ne jamais se quitter et firent chacun un testament où ils se lé-

guaient réciproquement leur fortune. A minuit, Marcel rent a et les trouva dans les bras l'un de l'autre ; ils fondaient en lours. Et il y avait déjà un demi-pouce d'eau dans l'atelier. Marcel se heurta à la table et vit les splendides débris du superbe festin. Il regarda les bouteilles, elles étaient parfaitement vides.

(A Continuer)

LE GROGNARD

MONTREAL, 19 JAN. 1884

Blasse baillette !!!
Cré nom d'un p'tit bonhomme !!!
Ah ! poé-on !!!
Eh ! viande !!!

Un canayen peut-il se faire enfler-wraper de la pareille façon ?

Pourtant c'est vrai, les gazettes le disent, tout le monde le dit :

L'honorable J. A. Mousseau premier ministre de la province de Québec, a remis son portefeuille la semaine dernière entre les mains du lieutenant gouverneur.

Jamais nous n'avons vu une dégringolade pareille. Il y a dix-huit mois il touchait \$8,000 par année à Ottawa, hier il avait à Québec un traitement de \$4,000 et aujourd'hui il ne reçoit qu'un traitement de \$3,000 comme juge à Rimouski.

Cette fin ne nous étonne nullement pour M. Mousseau. Il avait été importé à Québec pour empêcher le lavage du linge sale de l'administration précédente avec la promesse d'une robe d'hermine à la Cour Suprême.

Malheureusement pour lui les castors se sont mis à l'œuvre et ont sapé impitoyablement ses châteaux en Espagne. Ils ont été cause que Sir John a été assez méchant pour lui refuser le tricorne de la Cour du Banc de la Reine.

Ce pauvre M. Mousseau ! dire qu'aujourd'hui il est relégué dans un district judiciaire des plus ennuyeux ; avec le titre de juge de troisième classe.

Le Grognard voit là le pouce de Dieu, l'expiation qui s'est fait attendre depuis dix-huit mois.

Ladébauche s'est ému en apprenant le crise ministérielle. Il n'a pas perdu une minute, il s'est transporté immédiatement à Ottawa où il a eu une entrevue avec Sir Hector Langevin. Celui-ci lui a donné sa façon de penser sur la situation :

— J'avais décidé, dit-il, que Mousseau devait partir de Québec. Pendant le temps qu'il a été en boutique avec moi à Bytown, il m'a fait toutes espèces de coches mal taillées. C'est presque malgré moi qu'il est venu à Bytown. J'ai été bien content de m'en débarrasser il y a dix huit mois, il me faisait l'effet d'un empâtre. Je ne suis pas fou de Masson non plus.

J'ai dû le shipper parce qu'il aimait trop à se fourrer le nez dans les contrats des travaux publics dans la province de Québec. Masson n'aurait pas été mon homme dans le chantier de Robitaille. Masson aurait eu des faiblesses pour Senéca, Chapleau & Compagnie. Il aurait pu diriger les affaires de Québec sans consulter les gous de Bytown. Je suis enchanté de voir Ross dans la boutique. C'est l'homme qu'il me faut. Il fera un

coquète sur la vente du chemin de fer du Nord, ce qui coupera le sifflet à Chapleau qui cherche à me couper l'herbe sous les pieds. Je n'aurai de paix que lorsqu'il sera parti de Bytown. Il travaille en dessous pour me me supplanter, mais je vous garantis qu'il perdra son latin. Entre lui et moi c'est au plus fin la poche. Robitaille a envie de jouer une partie avec moi, mais il oublie que c'est moi qui tiens les grosses « briques ». McGreevy est sur mon dos depuis six mois pour m'obliger à lui accorder un deuxième terme. Je ne lui donnerai cette faveur qu'à condition qu'il joue dans mon jeu, comprenez-vous ? Si Ross ne réussit pas avec son cabinet, je préférerais avoir les Rouges pendant un an au pouvoir que de voir les partisans de Chapleau.

Ladébauche est ensuite allé chez Chapleau qui souffrait d'un gros rhume. Il toussait tant que ça faisait pitié.

Ladébauche lui dit : Je pensais que la coqueluche ne nous prenait que lorsque vous étiez en Californie.

Je vois à présent que les journaux ont dit des « mentiries » à ce propos. Chapleau intima au correspondant du Grognard que l'homme de la situation à Québec était Taulou ou Tassé de la Minerve. C'était des amis sur lesquels il pouvait compter, de plus les Canayens de Québec ne veulent plus se faire conduire par des gens d'en haut. Il était d'opinion que les Castors avaient fait de la bouillie pour les chats. Un homme comme Taillon pourrait amener une réconciliation entre les deux fractions des conservateurs. Ross ne réussirait pas à rester au pouvoir s'il n'y avait pas des élections générales. Ces élections pourraient bien tourner contre lui, c'est pour cette raison qu'il n'en voulait pas.

En attendant M. Ross reste au pouvoir pour quelques semaines.

Une singulière aventure

Un cabaretier des environs de la ville de X... avait acheté un dindon ; il eut l'idée de le promener dans le village, et, pour attirer la pratique, il écrivit sur une large feuille de papier l'avis suivant qu'il voulait placer sur le dos de la bête :

« Le dindon que voici sera promener par le village, à l'effet que chacun puisse voir ce père, ce cœur, ce grosseur, ça grêce et sa kraite. Il sera rôti demain, il sera meuge à une heure ; le prix du dîner est de 1 franc sans les zegstra... »

« Il ait défendus de toucher à l'animale. »

L'aubergiste était en train de coder l'envers de son affiche, lorsqu'il voit entrer le garde champêtre de la commune ; il pose le papier sur une chaise et reçoit le visiteur. On cause, on vide un pot et l'aubergiste part.

Pendant que l'aubergiste se démenait, ne pouvant retrouver sa pancarte, un bruit inusité se faisait entendre dans le village. Tant que le fonctionnaire faisait face aux habitants, cela se passait déceinement, mais à peine avait-il tourné les talons qu'un immense éclat de rire retentissait.

Intrigué il se dirige à grands pas vers la maison de l'instituteur. Celui-ci le reçoit avec respect, mais lorsque le garde champêtre se retourne, l'insolent éclat de rire retentit encore.

Tout s'explique alors le fonctionnaire s'était assis sur la feuille de papier enduite de colle et l'écriveau était resté fixé à la partie inférieure de son vêtement.

—Comment ! s'écrie-t-il, on ne m'a pas arraché cela.

—Non, certes, répond l'instituteur l'affiche « défend de toucher à l'animale ! »

Tableau !!!

Déplorable manie de nos compatriotes aux Etats-Unis

Ti-Pierre le chroniqueur du *Castor*, publié à Fair-River, n'a pas fini avec ceux qui changent leurs noms. Il a pour mission de leur rappeler le ridicule de leur conduite.

—Quel est votre nom, monsieur ?

—En anglais ou en français, dit notre Yankee récemment importé de la Rivière-du-Loup ? (Il vient de la Rivière-du-Loup, mais je vous assure qu'il est loin d'avoir la finesse de cet animal.)

—Votre nom pur et simple ?

—Mon nom en français, c'est Dosithe Beauchamp ; mais en anglais, c'est « Backety Fairheld, » répond notre original (Je devrais dire original).

—Mais ne savez-vous pas que les noms de famille ne se traduisent jamais ?

—Ah ! ben ! les Américains comprennent pas ça, Dosithe Beauchamp !

Il n'y a pas à s'en étonner ; qui peut comprendre ou se faire comprendre d'un individu assez dénué de bon sens pour traduire son nom ? J'ai rencontré un pistolet qui tient à se rendre célèbre sous le nom de « Sweet, triad, » quand son nom est bel et bien Chicoms. Un autre s'ingère à suivre ses traces ; le nom de Léotourneau ne lui va plus ; il vous dira qu'il s'appelle « Blackbird. » Une vraie poule noire qui mettrait l'eau à la bouche de nos chercheurs de trésors. Francœur, lui, tient à son cœur ; il veut surtout que sa dulcinee soit charmée d'entendre prononcer son nom qu'il traduit sans sourciller en « Sweetie, it. » Qui l'a au cœur, mais quel pauvre esprit !

Maitre Machueu qui prononce son nom « Maqueuc, » s'appelle tout simplement « Mytan. » Voilà une bête qui tient à son apanage au moins. Un autre passera à la postérité des lunatiques, sous le nom de « Makesine, » vu que son nom est l'haueuf. Il en vaut neuf de son espèce, car dans la balance de la bêtise humaine, comme dans les autres baluns, celui qui a le plus de poids l'emporte.

Pierre Corrivau veut prouver qu'il n'a pas de respect pour sa mère ; en conséquence, il se nomme « Peter Body Call » li faut être veau, chien ou génisse pour coucher un aussi beau nom. M. « Carlo » dans sa charrette loie derrière lui. M. Brodeur est fraternel jusqu'au bout et se dit « Brother. » Jean Charron est du métier, lui aussi ; son enseigne se lit : « John Wheel-Right. » Joachim Labéance, qui a plus de chance que

d'esprit, sait qu'il vit dans la patrie de Washington. C'est pourquoi il s'appellera le nom de « Washington Luce. » Les nègres prennent toujours des noms pompeux comme cela. M. Labonté, quelle bonté ne manquez-vous pas en vous appelant « Goodness ! » Et si vous voulez être heureux, joignez-vous à M. Laliberté qui n'est autre que ce savant docteur qui prend toute la liberté possible, en oubliant le beau nom de son père et en abusant d'une chose sainte. Vous ne le connaissez plus maintenant que sous le nom de « Liberty. » Et la farce est faite.

Boisvert ne veut pas que son nom soit traduit et traduit son nom en « Greenwood » Vertfeuille est toujours au printemps de son savoir et se dit « Greenleaf. » Et les sots de l'imitation.

Dionne est jeune, surtout en anglais ; il s'appelle « Young. » Mar Denommé, n'aura pas honte de nommer « Mary Call. » Eugène Poulin qui est « poulin » tout de bon, veut que son nom à la porte et s'appelle « Young Colt. » S'il avait les oreilles un peu plus longues, il s'appellerait « Jackass » j'en suis certain.

J'en signale un dernier. Poisson écrit son nom « Fish. » Et dire que tous ces individus-là n'ont jamais réfléchi aux conséquences qui peuvent résulter de ses traductions absurdes.

RAYE, LE BON DIEU

Quand nous vous disions que le gouvernement français voulait raye Dieu des consciences, des écoles, de la société, de la pensée même, nous trompions nous ? Lisez ce qui s'est passé au Sénat, lorsque M. Royer faisant en termes émus l'éloge de M. Henri Martin, qui venait de mourir terminait ainsi sa courte homélie :

« Ah ! messieurs, tous vous portez le deuil que j'ai dans le cœur. Nous lui devons un hommage solennel ; et *il a rendu son âme à Dieu* ; la patrie ne l'oubliera pas. »

Le Sénat a applaudi ces paroles. Mais il paraît que la phrase de l'orateur échappée à M. Le Royer dans ce moment d'émotion, n'a pas trouvé grâce devant les matérialistes et les sèches pensées de la Gauche.

La gent républicaine s'est émue et voici en quels termes l'Officier rapporté les paroles prononcées par M. le président du Sénat :

« Ah ! messieurs, tous vous portez le deuil que j'ai dans le cœur. Nous lui devons un hommage solennel ; sa belle âme est entrée dans son repos ; la patrie ne l'oubliera pas. »

De Dieu, il n'est plus question. Mais, à notre avis, M. le président du Sénat n'est pas allé assez loin. Il eût dû donner jusqu'au bout satisfaction à ses amis et ne parler de « belle âme » de M. Henri Martin apparemment cette « belle âme » n'existe pas. M. Le Royer ayant jugé, après réflexion, qu'elle n'était plus allée à Dieu.

Le changement que nous signalons a été fait avec l'assentiment de M. Le Royer car, interpellé à ce sujet par M. de Ravignani, il a répondu avec désinvolture :

« J'assume la responsabilité de cette modification. »

Le procédé est bien digne d'un républicain.

ENCORE, ENCORE, ENCORE

Mon, mon, mon Pan, pan, pan ta, ta, ta lon, lon, lon, je l'ai achete chez **BEAUVAIS** pour **65c.** Mon, mon, mon Par, par, par des, des, des sus, sus, sus achete chez **BEAUVAIS** pour **\$3.50.**

Mon enfant a achete chez **Beauvais** un Pardessus pour \$1.50, valant au moins \$4.00. Pour 26c vous pouvez acheter chez **Beauvais** une jolie chemise. C'est pas cher, n'est-ce pas?

POUR VOS CADEAUX DU JOUR DE L'AN

Procurez-vous un joli habillement d'enfant pour la somme de \$1.25 : Etes-vous capables de faire autant ? Essayez-le. Nos collets (4 rangs de toile) pour **5cts.** Ces pantalons annoncés à 65c valent 50. Ces pardessus pour hommes annoncés à 3.35 valent 6.00. Ces pardessus d'enfants annoncés à 1.50 valent 4.00. Rien de pareille ailleurs. Nos collets à 5c valent 20c.

Durant le peu de temps qu'il nous reste pour cette grande vente nous avons décidé d'envoyer fort et ne pas regarder le prix coutant.

Rappelez-vous de nous pour vos Cadeaux du jour de l'AN, et vous nous trouverez toujours la. Pour preuve de ce que nous avançons, n'oubliez pas le **VOUJOURME**, la merveille du jour. A toute personne qui achetera pour **\$10.00**, nous donnerons un de ces volumes que chaque famille devrait avoir chez soi.

I. A. BEAUVAIS

186 et 188 RUE ST. JOSEPH, Notre-Dame Ouest.

L'ALBUM MUSICAL

RECUEIL DE

Musique et de Literature Musicale

Ce Journal paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs

Prix d'Abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

A. Filiatreault et Cie

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

NO 8, RUE SAINTE THERESE, NO 8

Boite 325, P. O.

MONTRÉAL

Dr VALOIS

COIN DES RUES

Berri et Ste. Catherine

EXTRAIT les DENTS

Pour 25 cts

ET FAIT UN

DENTIER COMPLET

POUR \$12.00



AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. "Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 centins la bouteille.

—LA—

LYRE FRANÇAISE

RECUEIL DE

Romances, Mélodies, Extraits d'opéras, Chansons, Chansonnettes et Chansons comiques des meilleurs auteurs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PRIX . . . 25 cents

TABLE

Absence (l')	86	J'ons pas bongé	
Adieu (l')	48	J'peux pas m'en empêcher	
Apostat (l')	12	L'eau et le vin	
Barque noire (la)	15	Le jour où Sylvain m'a parlé	
Biberon musical (le)	79	Maison mobiles (les)	
Bonsoir, maman	94	Médecin (le) de campagne	
Cauchemars (les) de Plumecoq	59	N'effeuillez pas les marguerites	
Chanson de l'échaudé	98	Oh! la! la!	
Clicot le mythologiste	110	Péptimésistes (les)	
Couplets du p'tit bonhomme	55	Pst! pst! pst!	
En parlant de ma mère	102	Quand il cherche dans sa cervelle	
Ernest est là-bas qui m'attend	42	Retour (le) de la moisson	
Femmes (les) y a qu'ça	7	Reviens, ô mon amie	
Gardeuse d'ours (la)	105	Rose, souviens-toi	
Gros mots (les)	29	Si j'étais le roi d'Espagne	
Il est en mer	39	Souvenirs du jeune âge	
Je ne le dirai pas	69	Suzanne est aujourd'hui ma femme	
Je vais revoir ma mère	108	Un vieux buveur	
J'ignore son nom	33	Va, mon baiser	

A. FILIATREULT & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

No 8, rue Ste Therese

Boite 325

MONTRÉAL